

rin de Sainte-Anne) vit heureux avec une compagne aussi belle que dévouée. La joie règne dans ce pieux ménage. L'horizon est pure et sans nuages. Mais souvent la tempête a de ces calmes trompeurs. Tout sourit dans la nature, le ciel est brillant, les oiseaux gazouillent dans les verts bocages leurs refrains harmonieux, les fleurs répandent leur parfum le plus doux, l'onde coule douce et limpide..... et soudain la terre se bouleverse, l'hirondelle fuit épouvanté, le vent mugit, la rose s'affaisse sous des torrents de pluie, la foudre gronde, l'éclair lézarde les nues. Ainsi le malheur fond sur l'humble toit du pauvre pèlerin.

Picounoc veut posséder Noémie. Noémie aime son époux et Picounoc est marié. Comment réussir ? Tuer sa femme et Djos ? Non. Un crime aussi vulgaire le conduirait à l'échafaud. Il fera mieux. Que le démon de la jalousie s'empare de Djos.

Et comme le serpent qui charme sa victime pour mieux l'enlancer dans ses replis, Picounoc lui fait voir sa femme Noémie éprise de l'ex-élève Paul Hamel. Djos, nature franche, mais terrible, se laisse prendre à ces pièges. Au bout de quelque temps Picounoc joue la dernière carte. Djos, dit-il au malheureux, hier encore si content, Djos, viens ce soir dans mon jardin, et là, tu verras ta femme s'appuyer sur mon bras, m'appeler des noms les plus tendres ; je la couvrirai de baisers et elle se livrera à moi toute entière. Letellier se rend au lieu indiqué. Picounoc se promenait non pas avec l'épouse de Djos, mais avec sa propre femme Aglaé ; pour mieux tromper le pèlerin, il avait acheté un châle semblable à celui de Noémie et en avait couvert les épaules d'Aglaé. Letellier, préférant la mort au déshonneur, frappe Aglaé qu'il prend pour Noémie.

L'auteur nous montre ensuite Picounoc poursuivant son œuvre diabolique et, après vingt ans d'efforts infructueux, sur le point de marier la veuve Letellier ; car après le meurtre, Djos avait disparu et Picounoc avait incendié la grange de l'infortuné cultivateur. Dans les décombres on trouva des os calcinés. Picounoc répandit le bruit que Djos, craignant la justice des hommes, s'était fait justice à lui-même.

Noémie avait-elle donc oublié son mari ? Non ; les blessures de son cœur n'étaient pas encore guéries, mais en donnant sa main à Picounoc, elle croyait acquitter une dette de reconnaissance ; elle croyait récompenser Picounoc de tous les services qu'il lui avait rendus, et surtout d'avoir fait instruire son fils Victor. Le mariage, ou plutôt les mariages vont se célébrer : Victor et la fille de Picounoc suivent l'exemple de leurs parents.

Le crime va triompher. Mais le jour de Dieu arrive. Au fond des vastes solitudes du Nord-Ouest vit un homme. On l'appelle le grand trappeur. Là-bas, cet homme, c'est la justice. Son bras fort et puissant protège le faible et l'innocent, et punit l'oppressur. Les bons le vénèrent, les méchants le redoutent et le détestent. Son nom ? Il ne l'a jamais prononcé. Sa patrie ? On ne lui en connaît pas. Les amis ? Il est toujours seul. Un sombre mystère plane sur la tête de cet intrépide chasseur. Jamais on ne l'a vu sourire, jamais la joie n'a égayé son visage. Cet homme, c'est Joseph Letellier. Il expie le crime qu'il a commis et pleure la mort de sa femme. Un jour, on lui apprend que sa femme vit encore et qu'elle est innocente, qu'il a été joué d'une manière infâme par Picounoc. Letellier revient au pays avec l'ex-élève.

Il revoit sa femme et son enfant et sauve Noémie de l'abîme où elle allait se précipiter.

Picounoc, déçu dans toutes ses espérances, fait arrêter Letellier, qui subit son procès et est déclaré innocent, et les beaux jours reviennent dans la maison du pèlerin.

Ainsi finit Picounoc.

L'intrigue, comme on le voit, n'est pas compliquée, mais si l'intrigue, toute simple qu'elle est, excite l'intérêt ; si le cœur s'émeut devant la douleur de Noémie ; si l'indi-

gnation s'empare de nous en voyant la profonde méchanceté et les infamies sans nom de Picounoc ; si les amoureux se reconnaissent parfaitement dans la description des amours de Victor et de Marguerite ; si l'habitant, après avoir lu la scène de l'épluchette, dit : C'est cela, c'est une peinture fidèle, pourquoi en demander davantage et n'être pas satisfait ? Une intrigue plus difficile à dénouer que le nœud gordien, dont il faut rechercher les fils épars dans une série interminable de viols, de guet-apens, d'assassinats, me semble le propre d'une imagination formidable, mais dévergondée. Je féliciterai plutôt que je n'accuserai M. Lemay de n'avoir pas donné dans le genre de Ponson du Terrail.

Dans une critique signée F.T., parue, il y a quelque temps, dans le *National*, on conseillait à notre brillant auteur de ne pas s'aventurer sur les ondes de la littérature légère. Apprenez à mieux diriger votre nacelle, y disait-on, apprenez votre langue, et vous écrirez ensuite.

Si ce précepte était suivi, je ne crois pas que notre littérature en retirerait beaucoup d'avantage. Je connais surtout un classe d'écrivains qui émigrerait sans plus tarder. Le journalisme serait bientôt une chose du passé.

Mais, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en fasse, le premier mérite d'un livre c'est d'être intéressant, et *Picounoc le Maulit* intéresse tous ceux qui le lisent.

On peut fort bien se faire une réputation d'antiquaire en employant les mots les moins usités de la langue ; écrire des articles de trois colonnes aux phrases aux que et au qui à l'infini ; avoir un style correct et sans faute, et cependant, être lourd et assommant.

Si l'on trouve dans *Picounoc* certaines fautes de style, et elles sont rares, si on y trouve un peu de langueur dans la narration, si les descriptions manquent parfois de coloris, l'ensemble est bon et intéressant. Notre littérature ne fait que prendre son essor. Comment pourrions-nous égaler les chefs-d'œuvre de la langue française ? Je le reconnais, et j'espère que M. Lemay s'en corrigera facilement, le style de *Picounoc* est un peu lent ; il faudrait plus de vivacité et de vigueur ; mais conclure de là que le livre ne vaut rien, c'est vraiment trop de sévérité. Heureusement que les paroles de ces critiques ne sont pas des oracles. L'auteur ne s'en portera pas plus mal. Il se corrigera de certains petits défauts (et d'autres diront qualité), qui sont plus ou moins apparents dans *Picounoc le Maulit*.

Le premier défaut que nous ayons remarqué, c'est le soin que prend l'auteur pour expliquer certaines expressions, certains points de suspension. Cela nous ôte le plaisir d'avoir deviné, et, entre parenthèse, met en doute l'intelligence du lecteur. Ensuite, M. Lemay ne concentre pas assez ses efforts sur un seul personnage ; qu'il ne fasse pas marcher deux intrigues, deux actions de front, ses ouvrages n'en offriront que plus d'intérêt.

Si nous voulions entrer dans un examen minutieux, nous dirions que la scène du procès et le discours de Victor auraient pu être retranchés sans nuire à l'intérêt du récit. Cette narration est trop longue, ce discours est inutile. Ecrire beaucoup n'est pas intéresser beaucoup. J'aurais préféré m'appesantir sur l'entrée du jury qui doit prononcer l'arrêt de mort du Pèlerin, ou le renvoyer libre et heureux dans sa famille. M. Lemay aurait pu faire avec cette scène quelque chose de grandiose et de sublime ; il a préféré, néanmoins, nous donner une idée des assises criminelles de notre pays, et il a réussi. Ne l'en blâmons donc pas.

Restent les fautes de style, ici et là ; aussi, comme nous l'avons dit plus haut, un peu de diffusion et de langueur, mais le tout racheté par de fort belles pages et de magnifiques descriptions qui, certes, ne dépareraient pas quelques-uns des meilleurs romans de Dumas. Aucune de ces expressions exagérées, rien de cette enflure si commune aux romanciers, tout est dit simplement quoiqu'avec art et élégance. Le désespoir du Pèlerin, les terribles tranches de sa jalousie sont décrits avec une grande

vigueur. Les caractères sont plus ou moins soutenus, mais surtout celui de l'ex-élève est bien réussi. Les saillies spirituelles de Paul Hamel, ses phrases latines à tout propos, son humeur joviale, même dans les situations les plus critiques, amènent plus d'une fois le sourire sur les lèvres du lecteur. Les scènes champêtres de nos bourgs sont peintes avec talent, et les mœurs canadiennes décrites avec habileté. Somme toute d'un mot, *Picounoc le Maulit* est intéressant. Qu'on le lise ; on découvrira peut-être des défauts que je n'ai pas signalés, mais je le dis sans crainte, on y trouvera des beautés qui compenseront amplement ces défauts. M. Lemay peut être fier de son succès, et on peut dire qu'il a ajouté un nouveau fleuron à sa gloire littéraire.

EGO ILLE.

CHOSSES ET AUTRES

John Bright se retire temporairement de la politique.

M. Wasson, le nouveau consul américain à Québec, est arrivé.

M. Girouard a annoncé sa candidature pour les prochaines élections fédérales dans le comté de Jacques-Cartier.

Il y a dans une seule rue, à New-York, seize familles qui valent à elles seules 200 millions de francs de rente.

Madame Huntington, épouse de M. Huntington, fils de l'hon. Maître des Postes, est morte la semaine dernière à Boston.

MM. Marcel Bernier et Narcisse Boissvert, d'Arthabaska, sont morts tous deux subitement la semaine dernière.

Sir Narcisse et lady Belleau doivent partir prochainement pour un voyage sur le continent européen.